Mobilités territoriales, médiations associatives et mémoires urbaines

Territorial Mobility, Associative Mediation and Urban Memories

Sandro Cattacin et Mary Leontsini

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8977>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8977

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 125-142

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Sandro Cattacin et Mary Leontsini, « Mobilités territoriales, médiations associatives et mémoires urbaines », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 08 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8977> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8977

SANDRO CATTACIN

Département de sociologie

Université de Genève

CH-1211

Sandro.Cattacin@unige.ch

MARY LEONTSINI

Département d'éducation préscolaire

Université d'Athènes

GR-10680

mleontsini@ecd.uoa.gr

MOBILITÉS TERRITORIALES, MÉDIATIONS ASSOCIATIVES ET MÉMOIRES URBAINES

Résumé. — L'article analyse les associations des personnes mobiles en tant qu'agents de la production de la ville. Celles-ci ont un rôle de médiation. Elles produisent du sens et de l'identité urbaine et créent simultanément des liens interpersonnels et interorganisationnels. Ces associations se transforment continuellement, permettant ainsi l'inclusion de nouveaux arrivants en développant une réflexivité pragmatique quant à leur mémoire de référence, la ville. Grâce à leur travail, la ville se régénère en liant son passé aux nouveaux arrivants et en inscrivant sa transformation permanente dans une continuité sociale et sémantique.

Mots clés. — Mobilité, urbanité, migration, vie associative, codification, différence, mémoire.

Le regard des sciences sociales sur la société de l'après-guerre était plutôt statique. Sous l'emprise du structuralisme, nous étions déterminés à souffrir de notre incapacité à maîtriser notre destin. Le fordisme organisait la société de l'uniformité et de la stabilité, et les sciences sociales en rendaient compte. La mobilité était l'exception, qu'elle fut sociale ou territoriale, politique ou même économique. L'étude des mobilités territoriales¹ illustre le passage d'un regard statique à un regard dynamique. Car si la recherche de la période fordiste s'intéressait encore à des questions comme le déracinement et l'assimilation, elle restait néanmoins dans l'espace fermé du nationalisme méthodologique – par la distinction désuète entre « pays d'accueil » et « d'envoi » (Hoffmann-Nowotny, 1970 ; Sayad, Gillette, 1976). Maintenant, les thèmes liés aux mobilités sont les flux, l'urbain et l'innovation². Les mobilités se transforment en caractéristiques principales de la ville, en ressources susceptibles de produire de l'innovation grâce à l'échange à la fois imprévu et imprévisible (Wirth, 1938 ; Wieworka, 2010). Désormais, on s'étonne quand la stabilité est là. C'est le constat de la liquéfaction des repères de Zygmunt Bauman (1994 : 16) lorsqu'il décrit les individus comme des touristes de la vie qui ne savent plus quoi attendre du lendemain : « La vie des hommes et des femmes de notre temps ressemble davantage à celle des touristes dans le temps : ils ne pourraient pas et ils ne décideraient pas d'avance ni quels endroits ils visiteraient ni la séquence des passages ; ce dont ils sont certains c'est qu'ils resteront en mouvement, sans être jamais sûrs si l'endroit où ils arrivent est leur destination finale »³.

La mobilité peut donner lieu à une perte de repères qui n'est pas nécessairement synonyme d'anomie, mais plutôt de libération des contraintes. L'individu est appelé à un continuuel travail de codification de soi (de son identité) et de l'autre (de la société de référence), mais aussi des espaces territoriaux (pour distinguer le connu de l'inconnu, le lieu de confiance du lieu de méfiance). Pour garder la figure du touriste que Zygmunt Bauman (*ibid.*) évoque, nous pouvons facilement imaginer que, quand celui-ci retourne dans une ville qu'il a déjà visitée, il se souvient

¹ Nous avons choisi d'utiliser la terminologie de la mobilité au lieu de celle de la migration pour signifier que le terme « migration » ne suffit pas pour rendre compte des situations diverses et variées, à savoir les flux de demandeurs d'asile, de personnes hautement qualifiées (les *expatrié-e-s*), des étudiant-e-s ou encore des personnes suivant l'amour pour choisir leur lieu de vie. D'ailleurs, face à l'affaiblissement de l'État-nation et à la croissante mobilité interne, comme Russel King et Ronald Skeldon (2010), nous pensons que la distinction entre mobilités interne et externe perd partiellement de son sens, en particulier si l'on considère l'analyse des phénomènes urbains. Concernant l'usage du terme « mobilité » pour l'analyse des dynamiques sociétales, voir John Urry (2000).

² Parmi les études portant sur les thèmes liés à la mobilité, citons, par exemple, Richard Florida (2002) qui pense la mobilité en tant qu'indicateur de créativité, les réflexions sur l'importance des quartiers à forte présence de différences d'origine pour l'attractivité de la ville (Krämer-Badoni, 2002) ou celles de Jacques Donzelot (2013) sur la normalité de la ville des flux.

³ « *The life of the men and women of our times is more like that of the tourists-through-time: they cannot and would not decide in advance what places they would visit and what the sequence of stations would be; what they know for sure is that they will keep on the move, never sure whether the place they reach is their final destination* » (Bauman, 1994 : 16, nous traduisons).

probablement d'un lieu où il a particulièrement bien mangé ou encore d'un lieu où il s'est fait voler ses affaires. Il recherchera le premier, en quête de familiarité et de repères, et il évitera le deuxième.

La fin des stabilités ne signifie donc pas que les individus se perdent systématiquement ou qu'ils sont privés d'orientation éthique – comme le pensait Richard Sennett (1998). Au contraire, elle montre que, lors d'une immobilité qui ne peut être que limitée dans le temps ou qu'un éventuel moment d'un passage, un travail de codification des repères se met en œuvre. Ce travail est intimement lié à la ville qui, sur la scène du monde en mouvement, se présente comme un nœud du réseau, comme un lieu de la dissolution et de la réification de liens, de la tension entre le global et le local (Martuccelli, 2007 : 26). La ville constitue un repère en soi, le lieu obligé de passage, pour y travailler, y vivre ou y chercher fortune. Les codifications gagnent d'autant plus en intensité qu'elles se situent autour d'endroits précis, dans les interactions répétées et dans la manière de se présenter à l'autre. Talja Blokland (2003) a décrit cette confrontation avec le lieu de vie comme exercice continuuel de création de familiarité. Pour sa part, Alberto Melucci (1996) insiste sur le travail de définition de soi par l'interaction avec l'autre qui vise, tout en affirmant sa propre différence, la création d'un sentiment d'appartenance au territoire urbain.

Or, ce travail de codification lors de l'arrêt à ces nœuds urbains permet de survivre à l'indifférence urbaine par l'affirmation de sa propre différence⁴. Si l'individu ne sait pas s'inventer, il disparaît dans l'indifférence. Les personnes mobiles fabriquent sur place des différences et, seules ou avec d'autres, elles contribuent au processus général d'invention ou de production des différences (Wieviorka, 2010 : 5). Les mobilités territoriales permettent de porter l'attention sur l'individu prêt à se confronter avec un endroit peu ou non connu dans l'effort d'améliorer ses conditions de vie ou de bouger librement – dans le but de vivre moins dangereusement, si l'on pense aux flux des demandeurs d'asile, d'explorer les possibilités d'ascension sociale, quand c'est le travail qui motive le déplacement ou encore de réaliser le rêve d'une vie amoureuse réussie. Le défi de la mobilité est donc avant tout lié à un objectif de réussite personnelle, voire à un désir, et met en jeu la capacité de se redéfinir dans un autre contexte, d'y trouver des attachements et de répondre à l'altérité que crée le mouvement. Comme le souligne Michel Wieviorka (2010 : 7), il s'agit de donner « un sens nouveau au mot *mobilité* qui devient une valeur, et qui renvoie d'abord à la circulation internationale des individus ».

⁴ Nous utilisons le terme « ville » pour indiquer un lieu à haute densité en matière de construction et, en même temps, dans une position centrale face au territoire l'entourant. Quand nous traitons d'urbain, nous indiquons le style de vie qui se développe dans ces endroits densifiés. En revanche, ce dernier, qui se crée dans la ville, n'est pas lié exclusivement à elle. Il peut se reproduire ailleurs, dans les Alpes comme en espace maritime, et à tout moment. La rencontre des différences et la médiation des différences constituent les caractéristiques majeures de l'urbain (Young, 1990 : 227).

Nous aborderons ce travail de codification par l'angle des mobilités. Deux exemples – impliquant des trajectoires différenciées et des expériences de mobilité dont les caractéristiques matérielles s'avèrent loin d'être comparables – sont significatifs pour illustrer le propos. Nous puiserons donc dans deux enquêtes : l'une conduite entre 2009 et 2012 à Genève, Lausanne et Zurich auprès de 28 organisations de personnes mobiles et l'autre auprès de 26 organisations de migrantes à Athènes entre 2010 et 2012. Toutes deux visaient à analyser les modalités et les motivations de participation à la vie associative des personnes mobiles⁵.

Les contextes urbains dans lesquels ces enquêtes ont été effectuées étaient très différents – aussi bien au niveau des structures d'accueil que des opportunités – comme la composition de chaque terrain d'étude. Les motivations de participation à ces associations paraissent étonnamment comparables dans la mesure où elles concernent un processus de mise en relation. Dans tous les cas, la décision de la participation est rationnelle et constitue une réponse à l'impératif de déchiffrement du texte urbain : on y va pour chercher du logement, accéder à l'information sur les crèches, les services de santé ou les emplois. Les travailleuses dans les ménages ou dans le *care* de différentes nationalités à Athènes se mettent ensemble pour partager leurs expériences de confinement à la sphère privée dans le cadre d'un travail aux contours mal définis, pour se renseigner à propos de leurs droits ou encore pour accéder à l'information concernant leurs statuts. En Suisse, les compagnes des expatriés participent aux associations afin de répondre à des impératifs de formation continue sans interruption de l'activité professionnelle et pour faciliter ainsi leur réinsertion au sein du marché du travail, une fois que celle-ci est de nouveau possible (Cattacin, Domenig, 2013 : 4). Dans tous les cas, la participation associative est le produit du lieu du séjour, notamment de la ville ; elle sert à élaborer les nouvelles données d'existence, à examiner la possibilité de la mise en récit et à travailler la cohérence du temps vécu en commun.

Les associations de personnes mobiles

Les travaux qui portent sur la vie et l'organisation associatives des personnes issues d'une mobilité internationale ou encore en cours de mobilité insistent sur les formes que celles-ci peuvent prendre. La variété, l'hybridité et la fluidité en sont les caractéristiques majeures qui, en soi, constituent des enjeux importants à tout effort de catégorisation formelle de ces organisations (Vermeulen, 2006). Les processus du mouvement, la structure des opportunités et les caractéristiques de la communauté sont les facteurs importants qui sont susceptibles d'expliquer leur formation (Schrover, Vermeulen, 2005 : 823-832). Quant à leur composition, les analyses distinguent les organisations destinées aux personnes mobiles fondées par certaines d'entre elles des associations fondées sur le caractère national ou régional (d'origine) ou sur la

⁵ Des résultats de ces enquêtes sont publiés dans Sandro Cattacin et Dagmar Domenig (2012, 2013), Cattacin et Domenig (2013) et Mary Leontsini (2010).

communauté linguistique. La durée et la portée de ces associations compliquent davantage toute tentative d'en donner une définition formelle étant donné que, sur le long terme, les représentant-e-s de la troisième ou de la quatrième génération qui participent à des associations – ou qui en fondent – ne peuvent plus être considérés comme migrant-e-s (Agustín, 2003 : 36). La fréquence de la participation, l'assiduité et le degré d'implication ne demeurent pas inchangés tout au long du séjour dans les différents lieux qui, souvent, ne sont pas ceux de la destination initialement prévue. De même, que ce soit dans les lieux d'origine ou de séjour, les expériences associatives ne suffisent pas à expliquer la multitude des formes associatives observées dans le monde entier. Si le partage et l'élaboration d'intérêts et d'identités sont au cœur de l'agir de ces associations volontaires, c'est l'expérience de la mobilité qui est à l'origine de leur formation (Moya, 2005 : 839).

Lorsque le cadre interprétatif adopté vise à l'analyse de l'assimilation, les organisations de différents groupes de personnes mobiles s'avèrent bénéfiques dans l'ensemble du processus d'adaptation : elles permettent l'accès aux services, l'élaboration des liens aussi bien avec les lieux d'origine qu'avec les lieux de séjour. En outre, elles facilitent la diffusion de l'information et l'établissent des liens entre les divers territoires de référence (Cordero-Guzmán, 2005 : 889-909).

Dans les cas mentionnés ci-dessus, les personnes mobiles sont considérées comme populations en quête d'assimilation, et ceci dans le long terme. Ces travaux analysent la mobilité en tant que situation d'échange lors de laquelle les différents groupes s'installent dans des pays ou dans des villes généralement plus riches que ceux d'origine et cherchent à adopter les modes de vie des populations locales. Or, les raisons des déplacements, les aspirations des groupes et des individus singuliers, ainsi que les histoires vécues et énoncées peuvent être tellement variées que seul le champ sémantique de la mobilité est susceptible de devenir un cadre d'analyse suffisamment opératoire pour comprendre comment ces personnes forment des réseaux et des associations et approfondir ainsi le sens qu'elles donnent à leur participation.

Si l'on regarde de plus près, dans chaque histoire de mobilité, on trouve un projet de vie, un effort qui implique l'idée d'un retour au lieu de départ, d'une nouvelle destination ou des allers-retours récurrents qui sont autant de moyens pour subvenir à ses besoins ou réaliser ses objectifs. La littérature qui traite de la structure des opportunités politiques⁶ des pays et des villes d'accueil suppose d'emblée que le projet d'intégration soit univoque et qu'il exige la mise à disposition des structures susceptibles de favoriser la vie associative à des fins politiques – au sens strict du terme –, ce qui signifie que les participations au vote ou aux instances politiques constituent des motifs incontournables pour la création des associations des personnes mobiles dans leurs efforts pour acquérir des droits politiques dans le lieu de vie. L'importance de l'acquisition des droits politiques conduit les spécialistes à

⁶ Concernant l'analyse des associations des personnes mobiles sous l'angle de la structure des opportunités politiques voir, à titre indicatif, Ruud Koopmans, Ines Michalowski et Stine Waibel (2012).

penser que les opportunités structurelles et institutionnelles peuvent encourager ou empêcher le travail associatif ou, en tout cas, avoir un impact décisif sur la volonté ou la capacité de créer des associations ou des réseaux (Morales, Pilati, 2011).

De cette manière, les lieux d'accueil et leurs structures d'opportunités deviennent des objets d'étude pour comprendre l'action associative qui, elle, vise à la revendication des droits, notamment politiques. Or, les personnes mobiles s'associent et se mettent en réseau dans le monde entier, ce qui conduit à penser cette activité en termes d'interaction et d'innovation dynamiques et non uniquement en tant que résultats de la structure des opportunités. Les possibilités de produire des structures associatives innovantes, indépendamment du degré de formalité demandé dans le cadre des opportunités disponibles, ou de créer des lieux d'élaboration d'identités, d'histoires et de différences, n'entrent pas dans ce schéma explicatif puisque l'action politique y est perçue en tant que droit dont l'exercice ou la revendication constitueraient l'enjeu majeur des associations. L'examen qualitatif de ces associations dans différents contextes urbains conduit à penser qu'elles se positionnent avant tout en tant que lieux d'apprentissage de l'être différent et que leurs revendications ou leurs objectifs multiples et changeants relèvent d'un effort pour s'inscrire dans des relations signifiantes dans le cadre du nœud urbain. Ces relations permettent le développement des *personnes relationnelles* (Théry, 2007 : 445) qui se situent par rapport aux normativités ambiantes, se les approprient et deviennent des faits des villes par l'attribution de sens à leurs différences. L'agir politique ne constitue pas nécessairement un but ou une revendication dans la mesure où les droits humains sont plus ou moins respectés ou, en tout cas, dans la mesure où la réalisation des projets de vie des personnes mobiles n'est pas mise en danger par des législations excessivement autoritaires. Dans la plupart des cas, les personnes qui se déplacent d'un pays à l'autre se racontent par ce mouvement. Se raconter signifie toujours se comprendre pour se traduire dans le cadre d'une intrigue urbaine.

Afin de mettre au jour les façons dont cette expérience de la mobilité en soi se trouve à l'origine du processus associatif des personnes mobiles dans les lieux de séjour, nous nous intéressons aux dynamiques qui se développent dans la participation à ces organisations permettant une stabilisation identitaire, l'élaboration de la mémoire et l'invention des traditions susceptibles de positionner le groupe dans la constellation urbaine. Nous nous référons aux organisations en tant que lieux de production de la différence qui, elle-même constitue la condition d'existence et de (re)production du milieu urbain. Notre but n'est ni de proposer une typologie des organisations volontaires des personnes mobiles, ni de développer une réflexion essentialiste qui rendrait compte de l'ensemble de l'expérience associative, mais, au contraire, d'analyser les motivations de ces personnes lorsque celles-ci s'engagent dans ou créent des structures associatives. Pour ce faire, nous appréhendons les associations des personnes mobiles en tant que produits du milieu urbain dans les différents lieux de séjour.

Se mettre en communauté

La mobilité induit des rencontres et des confrontations lors desquelles la présentation de soi en termes utiles et efficaces s'avère nécessaire. L'autre est lu comme altérité et ainsi les personnes mobiles prennent conscience de leur différence, se confrontent, souvent pour la première fois, systématiquement avec l'idée de vivre dans un endroit où l'on est l'autre. La question de l'identité se pose donc une fois que le contexte d'altérité surgit et qu'on est appelé à en déchiffrer la logique. Lors de la rencontre ou de la confrontation, on se met en situation d'échange : on est dans un marché de sens, de valeurs, de codes qu'il faut simultanément déchiffrer et partager. À ce moment-là, il s'agit de s'inventer selon les codes existants et de faire un effort pour se raconter de manière compréhensible. Ce processus dynamique implique la capacité de mettre de l'ordre dans ses projets, ses demandes, ses objectifs, de les mettre en forme pour les traduire. L'espace de la confrontation propose des signes et des règles qui sont néanmoins à refaire : tout un dispositif normatif, mais en même temps fragile, devient disponible et prometteur. Il est impossible de se référer uniquement à son expérience précédente ou à ses origines pour faire face aux défis : la manière de se présenter demande une invention spécifique au contexte.

Ce travail d'invention est un processus qui s'effectue dans un espace de reconnaissance mutuelle, à savoir dans le groupe et souvent dans l'espace de l'association, dont ceux et celles qui participent partagent certaines caractéristiques susceptibles de favoriser l'élaboration d'un récit en communauté. Il s'agit d'apprendre à se raconter et de participer à l'élaboration des termes qui rendront la mise en intrigue possible. Comme le souligne Paul Ricoeur (1996 : 138), « l'identité du personnage se construit en liaison avec celle de l'intrigue ».

Le désir de partage n'est pas la caractéristique exclusive des situations de mobilité. Plus une société se différencie, plus la singularisation avance, plus la recherche de personnes qui partagent, au moins partiellement – ou de manière imaginaire –, des éléments identitaires devient importante. Les rencontres justifiées par un sentiment de ressemblance permettent de rassurer, de favoriser le partage, et de renforcer l'identité singulière lors de la rencontre avec l'autre. Une jeune Afghane illustre comment l'association devient lieu de production d'une culture afghane sur un autre territoire :

« Par exemple, cela ne se fait pas que les filles dansent devant tous les gens. Cela se fait en famille. Et là, on a vraiment montré que l'on voulait changer quelque chose de la culture afghane, ne pas faire que ce sont toujours les hommes qui peuvent s'amuser dans une soirée comme ça et que les filles restent un peu coincées. On a dansé, on s'est vraiment amusées. Là ma mère était vraiment fière. Elle était fière de toute l'association, de ce qu'on représentait aussi à l'extérieur pour les Suisses. Car ils disent toujours que les filles doivent subir des règles et des restrictions. Et nous avons montré que ce n'est pas du tout le cas et qu'on est aussi libre que les autres garçons qui ont grandi comme nous » (Kiana, d'origine afghane, Lausanne).

Dans cet extrait, Kiana insiste sur la double fonction de la culture produite dans l'association : créer un discours identitaire compatible avec le propre parcours de vie et pouvoir utiliser ce discours contre l'hostilité du lieu de séjour. La spécificité du processus de mise en communauté dans l'effort de se raconter et de se traduire réside dans la recherche de ressemblances liées au parcours et au contexte urbain. Les personnes mobiles se rassemblent, cherchent à s'associer à celles et ceux que l'espace de la confrontation – le nœud urbain – présente comme semblables ou susceptibles de l'être. Les points communs peuvent concerner le lieu d'origine, l'expérience du déplacement ou encore la communauté linguistique. D'une manière ou d'une autre, il s'agit de signifiants liés à la mobilité qui, dans le nouvel espace de vie, est perçue comme altérité problématique dans le sens où elle défie une normalité construite quotidiennement par les habitants locaux. Les associations des personnes mobiles rappellent donc une mouvance décrite par Erving Goffman (1963 : 38-39) visant à attribuer des sens positifs à des caractéristiques qui pourraient être – ou qui sont effectivement – perçues comme des stigmates, à travers l'auto-organisation. Le processus d'appropriation en commun des termes de la vie urbaine permet de transformer les ressemblances en affinités et en rapports signifiants.

S'informer

Le besoin de s'informer agit souvent comme déclencheur des dynamiques de mise en communauté. La revendication d'accès à l'information est une caractéristique récurrente dans grand nombre d'associations contemporaines. L'information peut concerner les éléments du vécu urbain, à savoir les services de santé, d'éducation, de transports, de vie culturelle, de création d'entreprise, de recherche de travail, bref les modalités d'accès aux organisations des villes de séjour avec moins d'effort et plus d'efficacité. C'est ce que montre Julia, de l'American Women's Club de Lausanne :

« Le club des femmes est un endroit formidable pour rencontrer des gens, apprendre tout ce qu'on veut savoir sur l'endroit où l'on vit, c'est une grande source d'information. Et on n'est obligé ni de rester dans le club pour toujours ni d'y faire du volontariat, mais pour moi ça a été comme un noyau qui m'a permis d'enrichir mon expérience de vie dans un pays étranger : où trouver des cours de français, où faire des courses, comment se faire des amis » (Julia, d'origine américaine, Lausanne).

En tant que telle, l'information devient un signifiant de mise en relation susceptible de servir plusieurs objectifs : l'envoi d'aide aux pays de départ ou le renforcement des échanges avec des proches dans des espaces géographiques éloignés n'en sont que deux exemples. Dans l'effort pour accéder à l'information, la création ou la participation à une association devient le moyen privilégié pour énoncer ses objectifs et les réaliser indépendamment des appartenances qu'on construit en termes ethniques, nationaux, linguistiques, régionaux ou autres qui, d'ailleurs, peuvent être parmi les critères d'adhésion. L'accès à l'information signifie également l'effort pour s'approprier les ressources disponibles et, éventuellement, pour en créer de nouvelles, susceptibles de tenir compte des revendications ou des priorités de chaque organisation.

Inventer

L'information est effectivement un signifiant de mise en relation visant au contrôle et à l'appropriation des ressources existantes ainsi qu'à la création de nouvelles, mais les liens noués à l'intérieur des associations servent à des élaborations d'identités, de mémoires, voire des modalités d'invention de traditions qui se produisent dans les espaces urbains.

La promotion de la culture d'origine ou, mieux, d'une version inventée de cette culture fait partie des priorités de différentes associations. Le travail associatif devient le véhicule pour relire son parcours, poser ses propres questions en termes compréhensibles : que signifie être soudanaise à Athènes et répondre aux questions que les villes posent ? Comment pourrais-je communiquer à la ville ce que je suis ? Ce processus de questionnement permet le positionnement du groupe dans la constellation urbaine :

« Je pense que les femmes doivent avoir un autre but dans la vie, spécialement ici parce que nous sommes en pays étranger. Je crois que nous devons, c'est notre devoir, faire connaître qui nous sommes ; et ceci non pas seulement aux Grecs, mais aussi à ceux qui viennent des pays différents, de faire connaître le Soudan et les femmes du Soudan, d'enseigner notre tradition si l'on peut. Nous avons du temps ici, nous ne faisons rien d'autre, nous ne travaillons pas. C'est notre devoir. Nous sommes en quelque sorte les messagers de notre pays ; nous devons le faire connaître » (Safun, d'origine soudanaise, Athènes).

Le champ sémantique du devoir de faire connaître, de se faire connaître signifie la capacité de prendre position en tant que passeur et effectuer ainsi un travail de médiation. En tant que tel le travail de médiation implique la connaissance des parties qui se mettent en contact. En devenant dépositaires d'une mémoire, les Soudanaises athéniennes se donnent la tâche de sa transmission à ceux et à celles qui les entourent et les accompagnent dans le mouvement qui fait d'Athènes une ville d'altérités.

Devoir faire connaître signifie acquérir la capacité d'établir les liens possibles qui facilitent le rapprochement et ce processus produit du sens dans l'ensemble de la ville qui, elle-même, n'est qu'une constellation composée de personnes de différents pays et des Grecs et devient ainsi non pas la ville d'accueil, mais un ensemble de dispositifs complexes au sein duquel elles peuvent intervenir. Le devoir de se faire connaître ainsi énoncé produit la situation d'interlocution qui, à son tour, met en scène des personnes relationnelles (Théry, 2007 : 467). Le fait d'être en pays étranger impose l'effort pour dénoter ses attributs et, ensuite, le devoir de les communiquer et de créer une relation dans le système d'interlocution. Simultanément, il s'agit de déclarer sa capacité d'enseigner ce qu'on signifie, être en mesure de figurer non seulement le contenu de l'enseignement, mais aussi de créer la situation d'échange propice à la transmission. Il s'agit d'un travail de traduction rendu au préalable et si celui-ci est lié à la survie, il est aussi intégration de plusieurs éléments qui privilégient la mise en dialogue dans le cadre de la ville (Benjamin, 1923 : 261-276).

L'élaboration de la culture d'origine ou, mieux, d'une version inventée de cette culture accompagne ou précède le devoir de la transmission ; il s'agit de la création de la culture à promouvoir qui est suivie d'une tentative de rendre la présence du groupe visible. Pour ce faire, il s'agit d'inventer un langage qui permet de rendre compréhensibles les histoires du groupe, indépendamment du degré de fidélité à la culture d'origine ou aux pratiques exercées avant le début de la mobilité. Il s'agit donc d'un dépassement du mythe de l'authenticité qui ouvre la voie à l'innovation. Les histoires racontées dans les villes de séjour ou de passage prennent sens dans le cadre de l'agir localisé : elles répondent à des impératifs présents et résultent de la capacité de s'approprier les codes urbains (Wirth, 1928).

« Les "traditions inventées" désignent un ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique qui sont normalement gouvernées par des règles ouvertement ou tacitement acceptées et qui cherchent à inculquer certaines valeurs et normes de comportement par la répétition, ce qui implique automatiquement une continuité avec le passé » (Hobsbawm, 1983 : 12).

Mémoires

Le lien avec le passé s'effectue grâce à l'insertion des récits antérieurs dans le présent, qui jette une nouvelle lumière à l'élaboration et à la reconstruction des identités : c'est le présent de la mobilité qui fait naître des pratiques et des répertoires susceptibles de produire la continuité :

« Pendant les fêtes nous apportons nos plats. À Noël on a organisé un Noël ukrainien, on a fait un déjeuner ukrainien traditionnel, moi-même je ne savais pas ce que c'était, on ne faisait pas ça chez moi, en ville on ne faisait rien de ce genre, c'étaient des habitudes du village surtout, Vera a appris tout cela par les grand-mères. De cette façon, j'apprends moi aussi et ça fait plaisir. Je ne vais pas à l'église non plus, les autres y vont, ok, je peux allumer une chandelle, mais rien de plus, nous n'avons pas l'habitude d'aller à l'église, nous » (Tania, d'origine ukrainienne, Athènes).

Dans cet extrait qui décrit une partie des activités de l'association, Tania introduit le travail en tant que processus de différenciation et d'identification à la fois. Dans leur grande majorité employées en tant que femmes de ménage, les Ukrainiennes d'Athènes élaborent un consensus qui produit « un ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique », tel le Noël ukrainien qui réunit les participantes dans leur présent athénien et en même temps devient une occasion pour communiquer des savoirs, aussi bien à l'intérieur du groupe que dans le monde extérieur. De même, aller à l'église le dimanche se présente à la fois comme une pratique ukrainienne généralisée, même si elle exprime d'abord une sociabilité qui réunit les Ukrainiennes en leur donnant la possibilité de faire la rencontre de personnes mobiles d'autres origines et de Grecques. Ainsi les pratiques inventées à Athènes deviennent-elles des éléments de tradition qui permettent de se raconter.

Le *pouvoir raconter* occupe une place éminente parmi les capacités dans la mesure où les événements de toute origine ne deviennent lisibles et intelligibles que racontés dans des histoires. Lorsqu'il est appliqué à soi-même, l'art millénaire de

raconter des histoires donne des récits de vie que l'histoire des historiens articule. La mise en récit marque une bifurcation dans l'identité elle-même – qui n'est plus seulement celle du même – et dans l'identité de soi qui intègre le changement comme péripétie (Ricoeur, 2005 : 126). Ce changement comme péripétie auquel Paul Ricoeur fait allusion devient un élément majeur de la vie des associations et montre que les capacités de se mettre en récit sont développées grâce au travail associatif. Les pratiques qui font tradition deviennent compréhensibles à travers leur capacité à attribuer du sens aux temporalités plurielles et à répondre aux questions que pose la ville. Aussi bien Safun que Tania mettent de l'ordre dans les temps de la mobilité en se faisant connaître dans leurs milieux associatifs et en faisant connaître, ensuite, leurs groupes. Ainsi le travail de la mémoire s'accomplit-il dans le déchiffrement de la ville et donne-t-il lieu à des formes de penser la vie dans de nouveaux langages. Ainsi les différences deviennent-elles des moteurs de la ville en tant qu'éléments de la mise en mémoire possible pour répondre aux questions du présent, à savoir de la localisation dans la ville.

Les codes de l'altérité

Le travail de codification du sens que chaque personne mobile entreprend pour comprendre son nouvel environnement et l'insérer dans son parcours individuel de manière cohérente devient une réalité de l'urbain grâce au soutien de l'association. L'association représente la stabilité dans le temps et autorise la légitimation d'une autre manière d'être dans la ville en mettant de l'ordre dans la différence vécue. L'élaboration de cette dernière n'est nullement statique : elle est réflexive et susceptible de donner lieu à un champ commun aux personnes porteuses d'identités qui se pensent semblables ; ce champ commun favorise l'invention des termes de communication du soi – des codes – à utiliser dans le quotidien.

L'élaboration de ces codes indique le dépassement de l'opposition binaire « assimilation » versus « séparation ». Elle établit la volonté de reconnaissance à travers l'offre de coopération. Le refus d'assimilation est affirmé par la mise en scène des signes identitaires qui deviennent hautement symboliques et, du coup, non négociables, au cas où leur importance serait mise en cause. Ces codes peuvent prendre une visibilité vestimentaire, tel le port du foulard à Paris ou l'usage original d'objets comme celui d'un masque sarde dans un taxi à Bologne. Ils signalent la différence et marquent le territoire par leur présence. Par exemple, une habitation symbolique est proposée pour signaler aux habitants de la ville que ses habitants y ont leur place, qu'ils font partie de la normalité urbaine. L'usage répandu de ces codes constitue en même temps une proposition de coexistence, une offre de coopération pour innover l'échange communicationnel.

La volonté de reconnaissance s'exprime dans une codification qui cherche le partage et l'intrigue : participer au devenir de ce que la ville produit en codes. Il s'agit d'une quête de reconnaissance qui va au-delà de l'indifférence pour induire la

prise de position – une demande d'implication de l'autre (Taylor, 1992). Dans son film, *Moi c'est moi*, sur le quartier de Gäbelbach à Berne, Gabriele Schärer (2011) présente un jeune rappeur qui s'exprime en suisse-allemand avec un accent kosovar. Les membres de son groupe parlent de la même manière indépendamment de leur origine. L'artiste crée un pont entre lui et le quartier en proposant l'usage de cet accent dans ses chansons (Schärer, 2011). La reconnaissance passe par la diffusion des codes et s'exprime dans une ville par les transformations des repères, des affiches et des mots qui circulent dans les rues. Dans son analyse de la sémiotique de la ville de Bâle, Rita Franceschini (1999) arrive à identifier la longue présence de la migration italienne dans la ville par les mots utilisés pour signaler des endroits ou des lieux de vente de produits. Ainsi des mots s'imposent-ils comme « *spaghetteria* », « *ticketteria* » ou encore « *aber subito* »⁷ qu'on ne rencontre pas dans les dictionnaires italiens. Ils n'ont du sens qu'en Suisse et ils sont construits à partir d'une ressemblance avec l'italien, non pour marquer la présence des migrations italiennes, mais pour montrer le respect d'un air italianisé qui introduit la possibilité de différence légitime.

Dans cet exemple, nous voyons aussi que les codes proposés ne sont pas des signaux de différences en rivalité : ils constituent une *offre de coopération* et impliquent une idée de don – dans le sens utilisé par Marcel Mauss (1925) – qui appelle à la stabilisation des rapports pour induire l'échange. L'altérité se propose dans une variante permettant de se mettre en rapport avec l'existant. Les codes ne signalent ni une obsession d'invasion, ni une envie de soumission à l'autre, mais une offre à la ville de s'ouvrir à la différence présente, de lui attribuer une valeur d'usage dans le but d'en faire une partie de l'identité urbaine.

Dans ses analyses des mouvements alternatifs milanais autour du centre social de Leoncavallo, Alberto Melucci (1984) a sensiblement reconstruit les manières dont un groupe marginal, mais en lutte de reconnaissance, a effectué un travail de production de codes qui se voulaient autres et uniques, qui étaient demandeurs de respect (la culture alternative) et en quête de partage. Le travail de formulation de ces codes de l'altérité à l'intérieur du groupe ressemble fortement à ce que nous avons observé dans les associations de personnes mobiles. Leurs vies internes, à première vue orientées vers la clôture, programment l'ouverture par l'agir quotidien répétitif et régulier qui devient un vecteur des codes inventés. Leur diffusion s'effectue dans le cadre de l'agir urbain, dans les interactions quotidiennes.

La présence de l'altérité se transforme en caractéristique de la ville, lui donne l'aspect vécu par les habitants comme caractéristique d'ouverture et d'urbanité. À l'image de Chinatown à Londres, du quartier de la Chapelle à Paris ou encore de Kreuzberg à Berlin, les quartiers de la différence peuvent devenir des pôles

⁷ La *spaghetteria* est un restaurant où des spaghettis sont servis avec différentes sauces. Le terme de *ticketteria* est utilisé dans plusieurs villes suisses pour indiquer le lieu où l'on peut acheter des billets qui donnent accès aux transports publics. « *Aber subito* » dérive du mélange de deux mots allemand et italien indiquant une demande d'agir en vitesse. On pourrait traduire cette expression par « Faites vite ».

d'attractivité et entrer dans les lieux aimés de tous les habitants de la ville, voire faire partie du marketing urbain et de l'image que la ville propose aux touristes. La mobilité organisée y contribue par l'affirmation de la différence qui devient la particularité de la ville, son caractère d'innovation.

Les associations créatrices de l'urbain

Notre hypothèse principale consiste à percevoir dans les associations les lieux de création de l'urbain. Comme les mouvements alternatifs décrits par Alberto Melucci (1984), les associations aux marges de la société urbaine transforment la ville par la continuelle demande d'ouverture. Ces mouvements urbains apparaissent quand la ville dort ou risque de s'endormir et revendiquent de la place afin d'expérimenter d'autres styles de vie, d'autres valeurs. Ils demandent le droit à la ville comme lieu de la différence (Mayer, 2009). Les associations de personnes mobiles peuvent être reliées indirectement à ces mouvements parce qu'ils demandent aussi le droit d'exister dans leur spécificité dans la ville. Mais, surtout, elles sont une réponse à la demande de l'ouverture issue de la ville en proposant sa transformation par leur inclusion. C'est donc une offre de transformation vers une ville plus inclusive qui est le résultat – même inconsciemment propagé – des activités de ces associations. Elles deviennent facteurs de connectivité urbaine par leurs activités orientées vers l'intérieur et vers l'extérieur.

Processus de différenciation à l'intérieur des associations

Les analyses des activités des associations de personnes mobiles montrent une prépondérance des moments festifs et des activités liées à la communication de la culture inventée localement. L'association des personnes originaires de l'Émilie-Romagne qui résident à Genève est un bon exemple. Créée pour des raisons administratives en Italie au début des années 70, cette région regroupe des gens qui se trouvent traditionnellement en conflit. Ce dernier est fondé sur leurs différences : les habitants de l'Émilie et ceux de la Romagne. À Genève, les personnes originaires de ces deux régions sont relativement peu nombreuses, ce qui les a conduites à créer une organisation qui ne pourrait exister qu'en dehors de l'Italie. Dans cet exemple, on voit se confirmer la constatation de Jose C. Moya (2005 : 844) selon laquelle la taille de la communauté détermine le niveau de référence territorial :

« Ces institutions ont donc fonctionné de manière similaire partout et leurs variations étaient liées plus à des spécificités locales qu'à des traditions ethnoculturelles ou à des différences au sein des pays d'accueil. Dans de petites communautés ou de petites villes, les associations d'entraide avaient tendance à s'organiser sur la base des loyautés nationales ou largement panethniques, parce que

la taille des groupes ne permettait pas la viabilité des associations fondées sur la base des identités régionales ou subnationales » (nous traduisons)⁸.

L'éclectisme culinaire, l'usage de recettes issues de toutes les régions italiennes et le fait qu'on peut y participer sans avoir aucun lien avec cette région, à condition d'en connaître un membre, sont des éléments étonnants de cette association. D'ailleurs, nombreuses sont les organisations de personnes mobiles qui tolèrent, voire soutiennent explicitement la participation des gens d'origines différentes. Par exemple, l'association des Américaines à Zurich accueille toutes les personnes mobiles qui ont un lien particulier avec l'anglais (Cattacin, Domenig, 2012 : 81). Non sans ironie, un intervenant dans le monde des associations à Genève confie que les cours de danse que beaucoup d'entre elles délivrent sont, selon lui, plus fréquentés par des personnes d'origine suisse que par celles qui ont des liens avec les lieux particuliers d'où ces danses proviennent.

« Le nombre de cours de danse qu'il y a à Genève, c'est invraisemblable ! C'est une telle multiculturalité, c'est incroyable ! Pour la danse du ventre, vous avez plus de Suisses que d'Arabes, pour la samba *idem*, et pour le Rock'n'Roll il y a plus d'Arabes et de Turques que de Suisses » (Erkan, d'origine turque, Genève).

Même si cet extrait exagère probablement le niveau de diversité interne aux associations, nous pouvons sans doute constater deux phénomènes distincts faisant de ces associations des lieux de sociabilité ouverts aux personnes d'origines différentes habitant les mêmes lieux :

- elles regroupent d'abord souvent des personnes mobiles de différentes origines, mais qui parlent la même langue. La communauté linguistique favorise la création de liens qui relativisent l'importance de l'origine pour privilégier l'importance du vécu d'une mobilité ;
- elles permettent l'accès à des habitants locaux qui développent un lien d'affiliation ou une communauté d'intérêts avec un groupe spécifique d'origine différente, souvent à travers la participation à des cours spécifiques proposés par les associations ou par des mariages mixtes.

Responsable d'une association bolivienne, Alejandro illustre des contaminations :

« Les Latinos vont facilement dans les mélanges. Il y a beaucoup de couples binationaux ; ça peut être des Latinos, mais de différents pays. Donc il y a beaucoup de mélange de ce point de vue, ce qui fait que dans nos activités, on a souvent des Suisses ou des gens d'ailleurs qui sont des partenaires, le mari, le conjoint, ou s'ils sont plus jeunes, ce sont les amis. Les associations c'est la même chose. C'est souvent une personne qui est membre, et c'est l'autre, le mari ou la femme, qui est d'une autre nationalité, qui va être, pas forcément membre, mais qui sera là à toutes les activités. Donc très très lié, et certains deviennent membres par la suite » (Alejandro, d'origine bolivienne, Genève).

⁸ « So these institutions functioned in a similar manner everywhere and the variations had more to do with local specificities than with diverse ethno-cultural traditions or differences in the receiving countries. In small immigrant communities or small towns, mutual aid societies tended to be organized on the basis of national or broad pan-ethnic loyalties because the size of the group did not make associations based on regional or subnational identities viable » (Moya, 2005 : 844).

Relations extérieures des associations

À cette création de liens par les activités internes aux associations, s'ajoutent celles orientées vers l'extérieur. Dans son étude sur le « capital social » en Suisse, fondée sur l'analyse des activités externes des associations dans huit communes de différentes tailles, Simone Baglioni (2004) s'intéresse aussi aux associations de personnes mobiles. Non sans surprise, l'auteur découvre que les activités externes de ces associations sont généralement plus importantes que celles des associations locales (Baglioni, 2005). Il en conclut que les premières produisent un nombre plus important de liens sociaux que les secondes. On peut analyser ce résultat de différentes manières :

- les associations de personnes mobiles sont à la recherche de légitimation et répondent aux pressions de démontrer qu'elles ne constituent pas une menace. Contre l'image d'un ghetto de l'altérité, certaines se mobilisent pour rendre compte de leur place et de leur rôle dans la société locale, comme l'illustre Natalia :

« L'association a été créée pour que les gens aient un lieu pour se réunir, pour leurs loisirs, autrefois on avait un café, un restaurant qui fonctionnaient durant les week-ends, c'était pour se réunir, échanger des nouvelles, partager les nouvelles informations, remplir le fisc, évidemment on les mettait au courant concernant les nouvelles lois, les justificatifs à fournir à chaque fois qu'ils avaient besoin de quelque chose, c'était pour partager tout ce qu'on avait en commun » (Natalia, d'origine russe, Athènes) ;

- ces associations sont mobilisées par les autorités locales comme vecteurs de transmission d'informations vers les groupes qu'elles organisent, par ailleurs difficiles à joindre. Dans cette position de médiation, des représentant-e-s des associations arrivent à siéger dans des commissions consultatives, dans des groupes de travail politiques ou administratifs ou encore dans de véritables parlements – comme c'est le cas à Lausanne (Fonte, 2013). À travers ces associations, on arrive donc à accéder à des formes de citoyenneté locale, comme le montre le Somalien Ghedi :

« Je suis dans la commission consultative des étrangers. En tant que représentant des Somaliens. Là j'ai dit notre opinion. Pour plus de cours de langue pour nos enfants, pour les adultes, les femmes. La langue est la clé » (Ghedi, d'origine somalienne, Zurich) ;

- la concentration des personnes mobiles dans les associations et leur mise en réseau conduit les divers groupements de la société civile à faire appel à elles lors des organisations de manifestations ou d'activités qui visent à combattre le racisme ou la xénophobie. Ainsi, comme le dit Matina, le partage de l'information fonctionne-t-il au profit des associations comme il facilite leur présence dans la ville :

« Nous avons une liste avec les noms de 30 psychologues diplômés, des gens qui ont étudié à l'étranger et qui sont prêts à aider gratuitement. Ils sont à notre disposition. Nous avons aidé les Africaines à rencontrer des Grecs qui avaient des liens avec l'Afrique, prêts à soutenir l'association. Nous participons au Festival antiraciste, aux organisations de la ville, nous travaillons avec les associations non gouvernementales. Être présents, c'est important » (Matina, d'origine albanaise, Athènes).

Ces motifs font de ces associations des producteurs de liens interorganisationnels et intergroupes. Ceux-ci sont constitutifs dans la production continue de la ville en tant qu'ensemble de différences et forgent des ponts effectifs entre des identités organisées qui, sinon, tendent à se distancier de manière anarchique.

Conclusion

Les villes attractives sont soumises à des changements importants de leur population. En Europe, chaque année, la mobilité induit un changement démographique de la population urbaine de 3 à 5,5 % (Budde *et al.*, 2010 : 55). Ces tendances sont susceptibles d'altérer les liens sociaux et de défier les efforts pour créer un sentiment de familiarité dans les quartiers d'habitation ou de travail. Par ces transformations, la ville contemporaine est créatrice continue de l'indifférence, plus proche du cauchemar dystopique d'*Alphaville* de Jean-Luc Godard (1965) que de la promesse urbaine décrite par Georg Simmel (1903) comme une chance de vie dans l'autonomie et dans la liberté. Son attractivité ne dépend certainement pas de l'indifférence ou de l'incivilité que celle-ci produit, mais de la capacité de produire simultanément distance et proximité, étonnements et familiarités – des ambivalences, à première vue, qui, néanmoins, deviennent des options de choix individuel. Si ces choix n'existent pas, si l'ambiance urbaine n'offre pas l'option d'y créer du lien social, la ville cesse d'être habitable. C'est à ce défi de transformation que répondent les associations de personnes mobiles. Elles sont créatrices d'histoires compatibles avec les lieux où les gens habitent : ces histoires ne sont pas immuables et transmises, mais elles sont liées et elles relient un parcours individuel à une ville précise dans l'effort pour réduire les ambivalences. Cette mise en relation avec la ville est en soi susceptible de produire de l'innovation, ce qui, en principe, rend ces histoires imprévues et improbables à la fois.

Les motivations de participation à une association ou bien de sa création sont des tentatives de mise en intrigue (Ricoeur, 1996) de soi, d'abord, et du groupe, ensuite. Les expériences subjectives à la suite de la mobilité sont souvent diversifiées et complexes, elles peuvent prendre plusieurs aspects dont certains impliquent des formes d'esclavage moderne (Wihtol de Wenden, 2013 : 108), mais les enjeux qui motivent le travail associatif relèvent de la volonté de se mettre en relation, donc en intrigue. Les associations produisent du sens pour les personnes qui y participent grâce aux codes et aux histoires ; elles offrent à la ville des identités, lui proposent des mémoires et s'activent dans la mise en relation des individus avec les institutions (publiques et privées). En tant que productrices de sens, de liens et d'intrigues, les associations de personnes mobiles protègent la ville contre les risques de dérives dans l'indifférence.

Références

- Agustín L. M., 2003, « Forget Victimisation : Granting Agency to Migrants », *Development*, 46, vol. 3, pp. 30-36.
- Baglioni S., 2004, *Société civile et capital social en Suisse. Une enquête sur la participation et l'engagement associatif*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- 2005, « Immigrati e cittadini di fatto ? Fiducia nelle istituzioni, associazionismo e partecipazione politica degli immigrati in Svizzera », *Forum*, 10, pp. 98-107.
- Bauman Z., 1994, *Alone Again : Ethics After Certainty*, Londres, Demos.
- Benjamin W., 1923, « La tâche du traducteur », pp. 261-276, in : Benjamin W., *Mythe et violence*, trad. de l'allemand par M. de Gandillac, Paris, Éd. Denoël, 1971.
- Blokland T., 2003, *Urban Bonds*, Cambridge, Polity Press.
- Budde R. et al., 2010, *Second State of European Cities Report*, Essen, Rheinisch-Westfälisches Institut für Wirtschaftsforschung.
- Cattacin S., Domenig D., 2012, *Inseln transnationaler Mobilität. Freiwilliges Engagement in Vereinen mobiler Menschen in der Schweiz*, Genève, Zürich, Éd. Seismo.
- 2013, « Why Do Transnationally Mobile People Volunteer ? Insights From a Swiss Case Study », *Voluntas. International Journal of Voluntary and Nonprofit Organizations*, pp. 1-23. Accès : <http://link.springer.com/article/10.1007%2Fs11266-013-9359-4>. Consulté le 22/03/14.
- Cordero-Guzmán H. R., 2005, « Community-Based Organisations and Migration in New York City », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 31, vol. 5, pp. 889-909.
- Donzelot J., 2013, « De la ville industrielle à la ville des flux », *Esprit*, 3, mars-avr., pp. 144-153.
- Florida R., 2002, *The Rise of the Creative Class : And How It's Transforming Work, Leisure, Community and Everyday Life*, New York, Basic Books.
- Fonte G., 2013, « L'intégration des immigrés italiens à Lausanne, un modèle de réussite ? », pp. 165-194, in : La Barba M. et al., eds, *La migration italienne dans la Suisse d'après-guerre : identités, discours et réalités*, Lausanne, Antipodes.
- Franceschini R., 1999, « Mehrsprachigkeit in der Stadt », *Basler Stadtbuch*, 120, pp. 113-117.
- Goffman E., 1963, *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity*, Prentice-Hall, Penguin.
- Hobsbawm E., 1983, « Inventer les traditions », pp. 11-25, in : Hobsbawm E., Ranger T., eds, *L'invention de la tradition*, trad. de l'anglais par C. Vivier, Paris, Éd. Amsterdam, 2006.
- Hoffmann-Nowotny H.-J., 1970, *Migration : ein Beitrag zu einer soziologischen Erklärung*, Stuttgart, F. Enke.
- Koopmans R., Michalowski I., Waibel S., 2012, « Immigrants : National Political Processes and Cross-National Convergence in Western Europe, 1980-2008 », *American Journal of Sociology*, 117, vol. 4, pp. 1202-1245.
- King R., Skeldon R., 2010, « "Mind the Gap !" Integrating Approaches to Internal and International Migration », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 36, vol. 10, pp. 1619-1646.
- Krämer-Badoni Th., 2002, « Urbanität und gesellschaftliche Integration », pp. 47-62, in : Bukow W.-D., Yildiz E., eds, *Der Umgang mit der Stadtgesellschaft. Ist die multikulturelle Stadt gescheitert, oder wird sie zum Erfolgsmodell ?*, Opladen, Leske/Budrich.

- Leontsini M., 2010, *Migrant Women's Organizations in Athens : Gender, Social Capital, and Social Cohesion*, Athènes, Latsis Foundation.
- Martuccelli D., 2007, « Les épreuves de l'individu dans la globalisation », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 38, vol. 1, pp. 13-32.
- Mauss M., 1925, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *L'Année sociologique*, 1, pp. 30-186.
- Mayer M., 2009, « The "Right to the City" in the Context of shifting Mottos of Urban Social Movements », *City*, 13, vol. 2-3, pp. 362-374.
- Melucci A., 1984, « Movimenti in un mondo di segni », pp. 417-446, in : Melucci A., éd., *Altri codici. Aree di movimento nella metropoli*, Bologne, Éd. Mulino.
- 1996, *Challenging Codes : Collective Action in the Information Age*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Morales L., Pilati K., 2011, « The Role of Social Capital in Migrants' Engagement in Local Politics in European Cities », pp. 87-114, in : Morales L., Giugni M., eds, *Social Capital, Political Participation and Migration in Europe. Making Multicultural Democracy Work ?*, New York, Palgrave.
- Moya J. C., 2005, « Immigrants and Associations : A Global and Historical Perspective », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 31, vol. 5, pp. 833-864.
- Ricœur P., 1996, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éd. Le Seuil.
- 2005, « Devenir capable, être reconnu », *Esprit*, 7, pp. 125-130.
- Sayad A., Gillette A., 1976, *L'immigration algérienne en France*, Paris, Éd. Entente.
- Schrover M., Vermeulen F., 2005, « Immigrant Organisations », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 31, vol. 5, pp. 823-832.
- Sennett R., 1998, *The Corrosion of Character : The Personal Consequences of Work in the New Capitalism*, New York, Éd. Norton.
- Simmel G., 1903, « Die Großstädte und das Geistesleben », pp. 192- 204, in : Simmel G., Rammstedt O., eds, *Individualismus der modernen Zeit und andere soziologische Abhandlungen*, Frankfurt am Main, Éd. Suhrkamp, 1984.
- Taylor C., 1992, *Multiculturalism and « The Politics of Recognition »*, Princeton, Princeton University Press.
- Théry I., 2007, *La distinction de sexe. Une nouvelle approche de l'égalité*, Paris, O. Jacob.
- Urry J., 2000, *Sociology beyond Societies. Mobilities for the twenty-first Century*, Londres, Routledge.
- Vermeulen F., 2006, *The Immigrant Organising Process. Turkish Organisations in Amsterdam and Berlin and Surinamese Organisations in Amsterdam, 1960-2000*, Amsterdam, Amsterdam University Press.
- Wieviorka M., 2010, « Avant-propos. Un monde en mouvement », *Transcontinentales. Sociétés, idéologies, système mondial*, 8/9, pp. 2-9. Accès : <http://transcontinentales.revues.org/69>. Consulté le 22/03/14.
- Wihtol de Wenden C. W., 2013, *Pour accompagner les migrations en Méditerranée*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Wirth L., 1928, *The Ghetto*, Chicago, University of Chicago Press.
- 1938, « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, 44, vol. 1, pp. 1-24.
- Young I. M., 1990, *Justice and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press.